L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE D CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE MATIN, 15 JANVIER.

## CHRONIQUE MUSICALE.

Au mois de mai de l'année 184.., comme la représentation de l'Académie Royale de Musique venait de finir de quatre actes (l'ancien Idiot) Choiseul, qui demeurait sur la rue Tronchet, ouvrait et invitait passage à plusieurs personnes (*).

La nuit était belle. Le ciel resplendissait d'étoiles; l'atmosphère, d'une pureté extrême, était tempérée par les tièdes effluves du printemps, qu'apportait le souffle d'une brise légère.

Un si beau temps méritait bien qu'on en jouât. Telle fut, sans doute, la pensée des personnes qui venaient de quitter l'Hôtel de l'administration de l'Opéra. Elles s'acheminèrent lentement vers le Boulevard, y firent en causant plusieurs tours; et, de là, par la rue de Rougemont et la rue Bergère, gagnèrent la Cité Trévise.

A peine venaient-elles, d'en franchir la grille, que l'une d'elles, interrompant tout à coup la conversation, s'écria: "Ecoutez! Ecoutez!" S'arrêtant aussitôt, ses compagnons prêtèrent l'oreille.

Dans le calme de la nuit, on entendait le son d'un piano et la voix d'un chanteur. A vrai dire, la voix n'avait rien de bien remarquable. Elle n'était point d'un virtuose. Mais la musique, qui semblait appartenir à une œuvre dramatique, était exécutée avec maestria.

Sans doute, les promeneurs avaient la prétention de posséder à fond le répertoire lyrique, car ils parurent fort surpris de ne pas connaître l'œuvre dont un artiste ignoré leur faisait ainsi les honneurs sans le savoir.

Muets et recueillis, ils écoutèrent. Puis un colloque très vif s'engagea entre eux.

Quelques instants après, M. Mermet, ancien élève de l'Ecole Polytechnique et compositeur-amateur restait atupéfait en voyant entrer dans son appartement de garçon, Mme Stolz, M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra, et les amis qui les accompagnaient.

Le jeune artiste avait peine à en croire ses yeux. N'était-il pas le jouet d'un rêve? La question était bien permise, en vérité. De telles choses peuvent se voir dans les contes; mais elles sont d'une rareté folle dans la réalité de la vie. Le matin, il avait vainement cherché dans sa tête comment il lui serait possible d'avoir accès auprès du haut et puissant seigneur qui tenait dans ses mains les destinées de l'Académie Royale de Musique et le sort des jeunes auteurs. Et le soir, le soir même, M. Léon Pillet en personne, venait frapper à sa porte.

Bien plus, la favorite, dont la volonté et les caprices faisaient loi, devant les moindres désirs de laquelle s'inclinait l'Opéra, la grande artiste qui avait nommé Rosina Stolz, fière d'avoir découvert un génie ignoré, était éprise à l'avance d'une œuvre dont elle venait d'entendre à peine quelques fragments.

M. Mermet fut prompt à se remettre de son trouble. Il fit les honneurs de sa parlion aux hôtes que la Fortune venait de lui envoyer. Quelques jours après, il apportait à l'Opéra le *Roi David*.

*Le Roi David*, paroles et musique de A. Mermet; n'eût qu'un succès d'estime. La bonne fortune du jeune maître attendit longtemps un lendemain.

D'abord, peu de mois après les premières représentations du *Roi David*, M. Léon Pillet quitta l'Opéra, et Mme Stolz en fit autant.

Puis survint la Révolution de 48; et la direction Roqueplan pensa qu'il valait mieux confier à Meyerbeer le soin de ranimer la foule au théâtre. Meyerbeer consentit à ouvrir son portefeuille et donna *Le Prophète*. Verdi arrivait d'Italie avec *I Lombardi*, que suivirent *Jérusalem*. Gounod présenta *La Nonne sanglante* et *Sapho*; Auber et Halévy avaient aussi des œuvres prêtes. Mermet attendit.

Il était en droit de se plaindre! Félicien David, lui aussi, n'a-t-il pas dû se résigner à attendre que fut épuisé le succès des *Vêpres Siciliennes* et du *Tannhæuser*, avant que l'Opéra songeât à monter *Herculanum*, qui est pourtant l'une des œuvres les plus belles, les plus fortes de l'Ecole française?

Ainsi, il s'était écoulé plus de quinze années depuis la première représentation du *Roi David*, lorsque, sous la direction de M. Alphonse Royer, l'Opéra reçut *Roland à Roncevaux*, dont Mermet avait écrit le libretto et la musique.

La pièce était en préparation, quand survint un changement de direction. M. Royer, homme inspecteur général des Beaux-Arts, cédait la place à M. Perrin.

Celui-ci fit poursuivre les études; et, dans le courant de novembre 1864, si nos souvenirs sont fidèles, Mermet eut la satisfaction d'assister à l'exécution de son œuvre.

Indépendamment du mérite incontestable de l'ouvrage, *Roland à Roncevaux* dût une partie de son succès à une mise en scène étourdissante de splendeur, au talent des artistes qui créèrent les principaux rôles, et à la puissance des masses chorales dont dispose l'Opéra.

Gueymard y retrouva une puissance, une fraîcheur de voix, que l'on croyait passées avec lui à l'état de souvenirs; et l'autorité avec laquelle il *posa* le rôle jeta sur pont l'ouvrage un grand éclat.

Mme Stolz, d'ailleurs, est facile à chanter, et ne réclame de l'interprète aucune qualité surnaturelle. Mélodieuse, elle est simple et d'une grande clarté. Comme tonalité, il se tient ou la ut, c'est-à-dire dans les meilleurs cordes du ténor. Ainsi, le finale du premier acte est en ré-bémol majeur, et la note à effet, dans l'avant-dernière tournure de la phrase *Superbes Pyrénées* est un la-bémol. Au troisième acte, dans le songe et le rêve qui le suit, il y a quelques la naturels et un la-dièse; dans le finale, on trouve un si naturel sur la seconde syllabe du mot: Exterminons. Mais ces notes, toutes parfaitement amenées, sont simplement des notes de passage; et la *teitura* du rôle est telle que le jeune auquel elle offrirait la moindre difficulté ne serait pas un ténor.

Nous ne parlerons pas de l'œuvre en elle-même. Il y aurait beaucoup trop à en dire. Mermet a la mélodie facile; mais il manque d'haleine, et la plupart des scènes du *Roland* semblent écourtées à plaisir. Le trait du premier acte et la majeure partie du troisième ont assez de valeur, cependant, pour racheter bien des faiblesses.

Sans doute, M. Mermet aura tiré profit de l'audition de sa propre musique; il doit avoir reconnu son défaut capital, qui est de faire court et d'étriquer la phrase; et, si la facilité mélodique qui le distingue, l'expérience aidant, il lui sera possible d'écrire pour la scène un véritable grand ouvrage.

Il y a deux ans, la direction Calabrési-Lucquettaire donnait *Roland à Roncevaux* au public de la Nouvelle-Orléans. Elle le monta avec luxe, et fut très heureuse dans la distribution des principaux rôles. Nous avons pu goûter pour les comparaisons nécessaires, nous en abstiendrons-nous de cette circonstance, que les souvenirs ont pu parfois tromperer, le plus souvent? Cette fois, cependant, ils sont de plus assez récente pour n'avoir pu nous tromper à l'illusion.

*Roland à Roncevaux* fut un succès en France, très légitime, juste récompense des efforts d'une direction qui mettait tout en œuvre pour réussir.

Dans son ensemble, la première représentation de *Roland*, donnée, jeudi dernier, au Bourbon, a satisfait l'attente du public. Les principaux interprètes de l'opéra, MM. Cazeaux, Castelmary, Dupuis, Périé et de Keghel, Mlle Rozée et Mme Dobli ont eu chacun leur part de succès. Nous tiennent connaissant assez les mérites respectifs de ces artistes pour qu'il nous soit permis de n'y pas insister, aujourd'hui, davantage. Nous ne voulons faire d'exception qu'en faveur de Cazeaux. M. Périé, parce qu'il remplissait le rôle le plus modeste. Cet excellent chanteur a dit avec beaucoup d'ampleur et dans un très bon style le récits de l'Emir.

Les chœurs, que l'on pourrait cependant compter plus nombreux, ont fait valoir suffisamment leur devoir: ils ont grandement contribué à l'effet des finales des trois premiers actes. L'orchestre a eu de l'ensemble et de l'énergie; nous le complimentons du sentiment avec lequel il a joué l'ouverture du divertissement du second acte.

Ce divertissement a été fort goûté du public. Mlles Keith, Johanna, Thérèse, et Josepha y rivaient avec élégance un gracieux costume oriental. Mme Billon et M. Van Hamme ont aussi trouvé une occasion nouvelle de se faire vivement applaudir.

Le succès de la soirée de jeudi indiquant qu'une deuxième représentation de *Roland à Roncevaux* était avoir lieu à quelque date, c'est-à-dire hier; mais les décombres du théâtre ont forcé la Direction à remettre cette représentation à lundi.

Nous avons fait part, dans le compte rendu de cette représentation, et nous reproduisons avec plaisir les lignes suivantes:

"Lefranc, comme toujours, a eu un succès fort mérité. Il est magnifique dans ce rôle de Roland. Il a quelque chose de plus comique encore, cette fois, dans le ton, le geste, le costume, le port de tête, le pas, le regard, et, par-dessus tout, dans le fait valoir les mots que Verdi lui a donnés, que l'empêche pointilleux faire éclater, comme il en a eu les notes hautes qu'il possède, et, surtout, de ses vocalises. Il produisait le plus grand effet, à la grande joie du public que sous tours de force éclatèrent toujours. Après le troisième acte, il a fait relever le rideau et Lefranc a dû chanter, avec le talent de prédilection de son grand père, y compris le fameux ut que Verdi n'avait pas écrit et qui n'est qu'une fioriture ajoutée par Tamberlick."

X.

*P. S.* Spectacle de ce soir? *Si j'étais Roi*, opéra-comique en trois actes, d'Adam, avec Mmes Naddi et Demestre, MM. de Reghel, Périé, Théry et Dubosc.. Au second acte, divertissement *Roland à Roncevaux*, grand opéra en quatre actes.

---

## LE BOMBARDEMENT DE PARIS.

Un citoyen américain adresse au *Messager Franco-américain* la communication suivante:

**Nous sentons qu'en ce moment il est du devoir de tout citoyen de cette grande République de protester contre le bombardement de Paris. Paris n'est plus seulement une ville française; c'est la propriété du monde entier. Pour nous les vrais Américains, c'est une ville à laquelle se rattachent des souvenirs chers à notre peuple. Quand l'Angleterre s'efforçait d'écraser les colonies soulevées, la France se déclara notre amie. Serons-nous infidèles à ces traditions, nous contribuerons-nous, ne dès républicains, comme les défenseurs de grands et nobles principes si, au moment où l'on menace de détruire cette cité, nous ne protestons pas dans notre puissance contre le bombardement de la ville où Lafayette a vécu et où ses restes reposent, de la ville habitée par des milliers de descendants de ceux qui furent nos alliés dans les sombres jours de notre Révolution!**

**Aimons-nous tellement la Prusse, nous est-elle montré tant d'affection dans le passé que nous devions oublier pour elle un peuple qui a toujours été notre ami, une nation qui a souleva ouvertement Washington? Non certainement. Les Prussiens ne nous ont montré de l'amitié que quand ils y ont trouvé un avantage national, un intérêt positif. L'Amérique est bien d'être attrédeuxi prudemment par sentiment. Elle a été aussi bienfaitrice, mais n'a jamais été, ne sera jamais l'ennemie du peuple français. Là où abonde la population, là où bat le cœur de la France est fidèlement défendue. En dehors de ces localités, les Américains sont gallophiles jusqu'à la moelle des os. Tout Américain né de parents américains est aujourd'hui l'irréductable ami de la France et maudira le puissance qui osera lancer des boulets dans les rues de Paris.**

**Et ce moment de danger, notre devoir est d'oublier les traités Napoléon III, de nous élever à la hauteur des circonstances et de déclarer au nom de tous ceux qui sont vraiment américains, que l'on ne doit pas canonner, que l'on ne doit pas bombarder Paris tant qu'il y restera des femmes et des enfants sans défense. Que le roi ou empereur Guillaume s'arrête dans son œuvre de carnage et de meurtre; qu'il sache que les Américains le connaissent pour un menteur, un parjure, un blasphémateur, et qu'ils envoient leur malédiction! Que tous les Allemands d'Amérique sachent bien qu'ils ne sont pas encore reconnus au point de faire de nous des barbares, des buveurs de sang, des démons, que si Paris est détruit par les bombes prussiennes, la Prusse deviendra des lors l'ennemie non-seulement de l'Amérique, mais des Amériques et de leur gouvernement; que de tout cœur américain, de toute langue américaine s'élèvera une malédiction universelle contre la Prusse et les Prussiens, une malédiction qui retentira de génération en génération.**

L. H. CALDWELL.

---

## Opinions d'un Allemand sur la guerre.

Nous extrayons d'une correspondance de Versailles, 13 décembre, les observations suivantes:

"Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons entendu un seul coup de canon, et, si nous les indices ne nous trompent pas, on se prépare dans la capitale à une nouvelle sortie plus formidable que la dernière, et qui aura probablement lieu le 17. Tout est si tranquille, qu'évidemment ils organisent quelques nouvelle diablerie.

"Le succès est le meilleur des commandants en chef. C'est lui qui nous a conquis — sont dit sans manquer au respect que doivent notre grand stratégiste — qui a su tirer le meilleur parti possible de la guerre. Le siége de Paris est commencé, il faut maintenant le poursuivre, bien que dans son fer intérieur chacun se dise qu'il est mieux valu ne pas entreprendre cet ennuyeux investissement, qui a donné aux Parisiens l'occasion de nous montrer comment on peut apprendre à donner une ville contenant des millions d'habitants, et qui nous donne aussi l'occasion de prouver au plus haut degré notre patience et notre discipline.

"Paris a donc été investi, et contre notre attente il résiste déjà depuis 3 mois. Paris avait plus de provisions. Metz en avait moins que nous le croyions, heureusement pour nous, car dans cette dernière circonstance, pourquoi ne pas l'avouer maintenant? nous eussions vraisemblablement été forcés de lever le siége, l'armée de la Loire aurait donné la main à l'armée de campagne formée à Paris, aux mobiles et aux francs-tireurs de la capitale: toutes deux eussent pu envoyer des renforts considérables à l'armée du Nord et nous eussions été forcés de nous retirer dans des positions en arrière de Meaux.

"Si à Paris on avait trouvé une réponse raisonnable à cette question: On allonge-t-il la question qui consiste à la bouche de tout le monde, elle aurait eu une de raison en ce moment de s'arrêter à mi-chemin, et de ne pas courir à sa ruine complète.

"Mais à quoi bon, me dira-t-on, ces réflexions? Nous nous mettons en campagne et nous consommons un nombre énorme d'hommes. On me répondra: Sans doute, mais nous les avons. Mais je demande dans quel but? Pourquoi la moitié de la France, d'ailleurs, est facile à chauffer, et ne réclame de l'intérêt pas aucune qualité surnaturelle. Mélodieusement, il est très simple et d'une grande clarté. Comme tonalité, il se tient ou la ut, c'est-à-dire dans les meilleurs cordes du ténor. Ainsi, le finale du premier acte est en ré-bémol majeur, et la note à effet, dans l'avant-dernière tournure de la phrase *Superbes Pyrénées* est un la-bémol. Au troisième acte, dans le songe et le rêve qui le suit, il y a quelques la naturels et un la-dièse; dans le finale, on trouve un si naturel sur la seconde syllabe du mot: Exterminons. Mais ces notes, toutes parfaitement amenées, sont simplement des notes de passage; et la *teitura* du rôle est telle que le jeune auquel elle offrirait la moindre difficulté ne serait pas un ténor.

Nous ne parlerons pas de l'œuvre en elle-même. Il y aurait beaucoup trop à en dire. Mermet a la mélodie facile; mais il manque d'haleine, et la plupart des scènes du *Roland* semblent écourtées à plaisir. Le trait du premier acte et la majeure partie du troisième ont assez de valeur, cependant, pour racheter bien des faiblesses.

Sans doute, M. Mermet aura tiré profit de l'audition de sa propre musique; il doit avoir reconnu son défaut capital, qui est de faire court et d'étriquer la phrase; et, si la facilité mélodique qui le distingue, l'expérience aidant, il lui sera possible d'écrire pour la scène un véritable grand ouvrage.

Il y a deux ans, la direction Calabrési-Lucquettaire donnait *Roland à Roncevaux* au public de la Nouvelle-Orléans. Elle monta avec luxe, et fut très heureuse dans la distribution des principaux rôles. Nous avons pu goûter pour les comparaisons nécessaires, nous en abstiendrons-nous de cette circonstance, que les souvenirs ont pu parfois tromperer, le plus souvent? Cette fois, cependant, ils sont de plus assez récente pour n'avoir pu nous tromper à l'illusion.

*Roland à Roncevaux* fut un succès en France, très légitime, juste récompense des efforts d'une direction qui mettait tout en œuvre pour réussir.

Dans son ensemble, la première représentation de *Roland*, donnée, jeudi dernier, au Bourbon, a satisfait l'attente du public. Les principaux interprètes de l'opéra, MM. Cazeaux, Castelmary, Dupuis, Périé et de Keghel, Mlle Rozée et Mme Dobli ont eu chacun leur part de succès. Nous tiennent connaissant assez les mérites respectifs de ces artistes pour qu'il nous soit permis de n'y pas insister, aujourd'hui, davantage. Nous ne voulons faire d'exception qu'en faveur de Cazeaux. M. Périé, parce qu'il remplissait le rôle le plus modeste. Cet excellent chanteur a dit avec beaucoup d'ampleur et dans un très bon style le récits de l'Emir.

Les chœurs, que l'on pourrait cependant compter plus nombreux, ont fait valoir suffisamment leur devoir: ils ont grandement contribué à l'effet des finales des trois premiers actes. L'orchestre a eu de l'ensemble et de l'énergie; nous le complimentons du sentiment avec lequel il a joué l'ouverture du divertissement du second acte.

Ce divertissement a été fort goûté du public. Mlles Keith, Johanna, Thérèse, et Josepha y rivaient avec élégance un gracieux costume oriental. Mme Billon et M. Van Hamme ont aussi trouvé une occasion nouvelle de se faire vivement applaudir.

Le succès de la soirée de jeudi indiquant qu'une deuxième représentation de *Roland à Roncevaux* était avoir lieu à quelque date, c'est-à-dire hier; mais les décombres du théâtre ont forcé la Direction à remettre cette représentation à lundi.

Nous avons fait part, dans le compte rendu de cette représentation, et nous reproduisons avec plaisir les lignes suivantes:

"Lefranc, comme toujours, a eu un succès fort mérité. Il est magnifique dans ce rôle de Roland. Il a quelque chose de plus comique encore, cette fois, dans le ton, le geste, le costume, le port de tête, le pas, le regard, et, par-dessus tout, dans le fait valoir les mots que Verdi lui a donnés, que l'empêche pointilleux faire éclater, comme il en a eu les notes hautes qu'il possède, et, surtout, de ses vocalises. Il produisait le plus grand effet, à la grande joie du public que sous tours de force éclatèrent toujours. Après le troisième acte, il a fait relever le rideau et Lefranc a dû chanter, avec le talent de prédilection de son grand père, y compris le fameux ut que Verdi n'avait pas écrit et qui n'est qu'une fioriture ajoutée par Tamberlick."

X.

*P. S.* Spectacle de ce soir? *Si j'étais Roi*, opéra-comique en trois actes, d'Adam, avec Mmes Naddi et Demestre, MM. de Reghel, Périé, Théry et Dubosc.. Au second acte, divertissement *Roland à Roncevaux*, grand opéra en quatre actes.

---

## LE BOMBARDEMENT DE PARIS.

Un citoyen américain adresse au *Messager Franco-américain* la communication suivante:

**Nous sentons qu'en ce moment il est du devoir de tout citoyen de cette grande République de protester contre le bombardement de Paris. Paris n'est plus seulement une ville française; c'est la propriété du monde entier. Pour nous les vrais Américains, c'est une ville à laquelle se rattachent des souvenirs chers à notre peuple. Quand l'Angleterre s'efforçait d'écraser les colonies soulevées, la France se déclara notre amie. Serons-nous infidèles à ces traditions, nous contribuerons-nous, en dès républicains, comme les défenseurs de grands et nobles principes si, au moment où l'on menace de détruire cette cité, nous ne protestons pas dans notre puissance contre le bombardement de la ville où Lafayette a vécu et où ses restes reposent, de la ville habitée par des milliers de descendants de ceux qui furent nos alliés dans les sombres jours de notre Révolution!**

**Aimons-nous tellement la Prusse, nous est-elle montré tant d'affection dans le passé que nous devions oublier pour elle un peuple qui a toujours été notre ami, une nation qui a soulevé ouvertement Washington? Non certainement. Les Prussiens ne nous ont montré de l'amitié que quand ils y ont trouvé un avantage national, un intérêt positif. L'Amérique est bien d'être attrédeuxi prudemment par sentiment. Elle a été aussi bienfaitrice, mais n'a jamais été, ne sera jamais l'ennemie du peuple français. Là où abonde la population, là où bat le cœur de la France est fidèlement défendue. En dehors de ces localités, les Américains sont gallophiles jusqu'à la moelle des os. Tout Américain né de parents américains est aujourd'hui l'irréductable ami de la France et maudira le puissance qui osera lancer des boulets dans les rues de Paris.**

**Et ce moment de danger, notre devoir est d'oublier les traités Napoléon III, de nous élever à la hauteur des circonstances et de déclarer au nom de tous ceux qui sont vraiment américains, que l'on ne doit pas canonner, que l'on ne doit pas bombarder Paris tant qu'il y restera des femmes et des enfants sans défense. Que le roi ou empereur Guillaume s'arrête dans son œuvre de carnage et de meurtre; qu'il sache que les Américains le connaissent pour un menteur, un parjure, un blasphémateur, et qu'ils envoient leur malédiction! Que tous les Allemands d'Amérique sachent bien qu'ils ne sont pas encore reconnus au point de faire de nous des barbares, des buveurs de sang, des démons, que si Paris est détruit par les bombes prussiennes, la Prusse deviendra des lors l'ennemie non-seulement de l'Amérique, mais des Amériques et de leur gouvernement; que de tout cœur américain, de toute langue américaine s'élèvera une malédiction universelle contre la Prusse et les Prussiens, une malédiction qui retentira de génération en génération.**

L. H. CALDWELL.

---

## Subterfuges Prussiens.

Les correspondants des journaux anglais, après s'être longtemps refusés à y croire, finissent, devant l'évidence des faits, par dénoncer eux-mêmes les procédés déloyaux en usage dont recourt les Prussiens pour ajouter encore aux horreurs que la guerre entraîne fatalement par elle-même. Ainsi, en premier lieu, ils ne nient plus que les chefs, afin d'exaspérer en quelque sorte la fureur de leurs soldats dans l'action, calomnient leurs adversaires en les représentant comme des êtres sanguinaires n'ayant ni merci ni pitié pour les prisonniers, qu'ils massacrent par les armes dès qu'ils sont près. Un des correspondants du *Times* — et l'on sait que ce journal dénonce les Prussiens autant qu'il est possible — qui parcourait les ambulances de blessés autour de Paris après les engagements du 30 novembre, raconte que, près de Charenton, il a rencontré des prisonniers prussiens.

Ces hommes avaient l'air très heureux et tout à fait à l'aise; ils fumaient et causaient entre eux comme s'ils préféraient de beaucoup cette entrée dans Paris, peu glorieuse, mais exempte de dangers, au plaisir de prendre part à l'assaut de la ville, ou de rester bien au chaud en ne faisant tirer comme à la cible sur les tirailleurs de la Seine, trop ardents. Sans doute, leur situation était très bonne, jusqu'à un certain point, à la découverte qu'on ne les fusillait pas sur le champ lorsqu'ils étaient faits prisonniers. Un officier m'a dit qu'il arrive fréquemment que, quand les Prussiens sont pris, ils toulent à genoux en suppliant qu'on leur laisse la vie sauve, ou, s'ils sont d'une plus forte trempe, ils demandent la permission de faire parvenir certains messages ou sont cuits de leurs amis. Il en est de même, dit-on, pour pousser les soldats à se battre à outrance; on avait soin de répandre dans le camp ennemi le bruit que les Français ne font pas de quartier.

Vient ensuite un point plus odieux "Il est difficile, dit le correspondant du *Daily Telegraph*, de s'imaginer qu'une nation qui se prétend civilisée fasse feu avec intention sur les blessés ou sur les personnes occupées à leur recherche. Cependant, tel a été le cas en plus d'une occasion du fait des soldats prussiens, et l'ouverture, malheureusement, est bien évidente. Que tous les Allemands d'Amérique sachent bien qu'ils ne sont pas encore reconnus au point de faire de nous des barbares, des buveurs de sang, des démons, que si Paris est détruit par les bombes prussiennes, la Prusse deviendra des lors l'ennemie non-seulement de l'Amérique, mais des Amériques et de leur gouvernement; que de tout cœur américain, de toute langue américaine s'élèvera une malédiction universelle contre la Prusse et les Prussiens, une malédiction qui retentira de génération en génération.

"Il nous faudra ensuite reprendre avec sollicitude l'œuvre, sérieusement interrompue de l'équilibre définitif de nos [illegible]

ne soit plus y avoir parmi vous d'autre ambition que celle de concilier par de bonnes lois un édifice à la construction duquel nous avons tous contribué." (Applaudissements) [illegible] les députés.

"Pendant que l'Italie s'avance sur la voie du progrès, une grande nation qui tient sous sa tête et sa gloire, confie à nous du [illegible] guider ses destinées. Je suis sûr que le peuple qui est fait à nos dynasties et à l'Italie, et j'espère que l'Espagne suivra le progrès en grâce à la bénédiction [illegible] à la sagesse du peuple. Cet accord est la base la plus solide des Etats modernes, auxquels un long avenir de concorde, de progrès et de liberté qui [illegible] Vive la France!

(Cette dernière phrase est interrompue par des vivats prolongés au cri d'Espagne).

---

## Subterfuges Prussiens.

Les correspondants des journaux anglais, après s'être longtemps refusés à y croire, finissent, devant l'évidence des faits, par dénoncer eux-mêmes les procédés déloyaux en usage dont recourt les Prussiens pour ajouter encore aux horreurs que la guerre entraîne fatalement par elle-même. Ainsi, en premier lieu, ils ne nient plus que les chefs, afin d'exaspérer en quelque sorte la fureur de leurs soldats dans l'action, calomnient leurs adversaires en les représentant comme des êtres sanguinaires n'ayant ni merci ni pitié pour les prisonniers, qu'ils massacrent par les armes dès qu'ils sont près. Un des correspondants du *Times* — et l'on sait que ce journal dénonce les Prussiens autant qu'il est possible — qui parcourait les ambulances de blessés autour de Paris après les engagements du 30 novembre, raconte que, près de Charenton, il a rencontré des prisonniers prussiens.

Ces hommes avaient l'air très heureux et tout à fait à l'aise; ils fumaient et causaient entre eux comme s'ils préféraient de beaucoup cette entrée dans Paris, peu glorieuse, mais exempte de dangers, au plaisir de prendre part à l'assaut de la ville, ou de rester bien au chaud en ne faisant tirer comme à la cible sur les tirailleurs de la Seine, trop ardents. Sans doute, leur situation était très bonne, jusqu'à un certain point, à la découverte qu'on ne les fusillait pas sur le champ lorsqu'ils étaient faits prisonniers. L'officier m'a dit qu'il arrive fréquemment que, quand les Prussiens sont pris, ils toulent à genoux en suppliant qu'on leur laisse la vie sauve, ou, s'ils sont d'une plus forte trempe, ils demandent la permission de faire parvenir certains messages ou sont cuits de leurs amis. Il en est de même, dit-on, pour pousser les soldats à se battre à outrance; on avait soin de répandre dans le camp ennemi le bruit que les Français ne font pas de quartier.

Vient ensuite un point plus odieux "Il est difficile, dit le correspondant du *Daily Telegraph*, de s'imaginer qu'une nation qui se prétend civilisée fasse feu avec intention sur les blessés ou sur les personnes occupées à leur recherche. Cependant, tel a été le cas en plus d'une occasion du fait des soldats prussiens, et l'ouverture, malheureusement, bien évidente. Que tous les Allemands d'Amérique sachent bien qu'ils ne sont pas encore reconnus au point de faire de nous des barbares, des buveurs de sang, des démons, que si Paris est détruit par les bombes prussiennes, la Prusse deviendra des lors l'ennemie non-seulement de l'Amérique, mais des Amériques et de leur gouvernement; que de tout cœur américain, de toute langue américaine s'élèvera une malédiction universelle contre la Prusse et les Prussiens, une malédiction qui retentira de génération en génération.

---

## Opinions d'un Allemand sur la guerre.

Nous extrayons d'une correspondance de Versailles, 13 décembre, les observations suivantes:

"Aujourd'hui, c'est à peine si nous avons entendu un seul coup de canon, et, si nous les indices ne nous trompent pas, on se prépare dans la capitale à une nouvelle sortie plus formidable que la dernière, et qui aura probablement lieu le 17. Tout est si tranquille, qu'évidemment ils organisent quelques nouvelle diablerie.

"Le succès est le meilleur des commandants en chef. C'est lui qui nous a conquis — sont dit sans manquer au respect que doivent notre grand stratégiste — qui a su tirer le meilleur parti possible de la guerre. Le siége de Paris est commencé, il faut maintenant le poursuivre, bien que dans son fer intérieur chacun se dise qu'il est mieux valu ne pas entreprendre cet ennuyeux investissement, qui a donné aux Parisiens l'occasion de nous montrer comment on peut apprendre à donner une ville contenant des millions d'habitants, et qui nous donne aussi l'occasion de prouver au plus haut degré notre patience et notre discipline.

"Paris a donc été investi, et contre notre attente il résiste déjà depuis 3 mois. Paris avait plus de provisions. Metz en avait moins que nous le croyions, heureusement pour nous, car dans cette dernière circonstance, pourquoi ne pas l'avouer maintenant? nous eussions vraisemblablement été forcés de lever le siége, l'armée de la Loire aurait donné la main à l'armée de campagne formée à Paris, aux mobiles et aux francs-tireurs de la capitale: toutes deux eussent pu envoyer des renforts considérables à l'armée du Nord et nous eussions été forcés de nous retirer dans des positions en arrière de Meaux.

"Si à Paris on avait trouvé une réponse raisonnable à cette question: On allonge-t-il la question qui consiste à la bouche de tout le monde, elle aurait eu une de raison en ce moment de s'arrêter à mi-chemin, et de ne pas courir à sa ruine complète.

"Mais à quoi bon, me dira-t-on, ces réflexions? Nous nous mettons en campagne et nous consommons un nombre énorme d'hommes. On me répondra: Sans doute, mais nous les avons. Mais je demande dans quel but? Pourquoi la moitié de la France, d'ailleurs, est facile à chauffer, et ne réclame de l'intérêt pas aucune qualité surnaturelle. Mélodieusement, il est très simple et d'une grande clarté. Comme tonalité, il se tient ou la ut, c'est-à-dire dans les meilleurs cordes du ténor. Ainsi, le finale du premier acte est en ré-bémol majeur, et la note à effet, dans l'avant-dernière tournure de la phrase *Superbes Pyrénées* est un la-bémol. Au troisième acte, dans le songe et le rêve qui le suit, il y a quelques la naturels et un la-dièse; dans le finale, on trouve un si naturel sur la seconde syllabe du mot: Exterminons. Mais ces notes, toutes parfaitement amenées, sont simplement des notes de passage; et la *teitura* du rôle est telle que le jeune auquel elle offrirait la moindre difficulté ne serait pas un ténor.

Nous ne parlerons pas de l'œuvre en elle-même. Il y aurait beaucoup trop à en dire. Mermet a la mélodie facile; mais il manque d'haleine, et la plupart des scènes du *Roland* semblent écourtées à plaisir. Le trait du premier acte et la majeure partie du troisième ont assez de valeur, cependant, pour racheter bien des faiblesses.

Sans doute, M. Mermet aura tiré profit de l'audition de sa propre musique; il doit avoir reconnu son défaut capital, qui est de faire court et d'étriquer la phrase; et, si la facilité mélodique qui le distingue, l'expérience aidant, il lui sera possible d'écrire pour la scène un véritable grand ouvrage.

Il y a deux ans, la direction Calabrési-Lucquettaire donnait *Roland à Roncevaux* au public de la Nouvelle-Orléans. Elle monta avec luxe, et fut très heureuse dans la distribution des principaux rôles. Nous avons pu goûter pour les comparaisons nécessaires, nous en abstiendrons-nous de cette circonstance, que les souvenirs ont pu parfois tromperer, le plus souvent? Cette fois, cependant, ils sont de plus assez récente pour n'avoir pu nous tromper à l'illusion.

*Roland à Roncevaux* fut un succès en France, très légitime, juste récompense des efforts d'une direction qui mettait tout en œuvre pour réussir.

Dans son ensemble, la première représentation de *Roland*, donnée, jeudi dernier, au Bourbon, a satisfait l'attente du public. Les principaux interprètes de l'opéra, MM. Cazeaux, Castelmary, Dupuis, Périé et de Keghel, Mlle Rozée et Mme Dobli ont eu chacun leur part de succès. Nous tiennent connaissant assez les mérites respectifs de ces artistes pour qu'il nous soit permis de n'y pas insister, aujourd'hui, davantage. Nous ne voulons faire d'exception qu'en faveur de Cazeaux. M. Périé, parce qu'il remplissait le rôle le plus modeste. Cet excellent chanteur a dit avec beaucoup d'ampleur et dans un très bon style le récits de l'Emir.

Les chœurs, que l'on pourrait cependant compter plus nombreux, ont fait valoir suffisamment leur devoir: ils ont grandement contribué à l'effet des finales des trois premiers actes. L'orchestre a eu de l'ensemble et de l'énergie; nous le complimentons du sentiment avec lequel il a joué l'ouverture du divertissement du second acte.

Ce divertissement a été fort goûté du public. Mlles Keith, Johanna, Thérèse, et Josepha y rivaient avec élégance un gracieux costume oriental. Mme Billon et M. Van Hamme ont aussi trouvé une occasion nouvelle de se faire vivement applaudir.

Le succès de la soirée de jeudi indiquant qu'une deuxième représentation de *Roland à Roncevaux* était avoir lieu à quelque date, c'est-à-dire hier; mais les décombres du théâtre ont forcé la Direction à remettre cette représentation à lundi.

Nous avons fait part, dans le compte rendu de cette représentation, et nous reproduisons avec plaisir les lignes suivantes:

"Lefranc, comme toujours, a eu un succès fort mérité. Il est magnifique dans ce rôle de Roland. Il a quelque chose de plus comique encore, cette fois, dans le ton, le geste, le costume, le port de tête, le pas, le regard, et, par-dessus tout, dans le fait valoir les mots que Verdi lui a donnés, que l'empêche pointilleux faire éclater, comme il en a eu les notes hautes qu'il possède, et, surtout, de ses vocalises. Il produisait le plus grand effet, à la grande joie du public que sous tours de force éclatèrent toujours. Après le troisième acte, il a fait relever le rideau et Lefranc a dû chanter, avec le talent de prédilection de son grand père, y compris le fameux ut que Verdi n'avait pas écrit et qui n'est qu'une fioriture ajoutée par Tamberlick."

X.

*P. S.* Spectacle de ce soir? *Si j'étais Roi*, opéra-comique en trois actes, d'Adam, avec Mmes Naddi et Demestre, MM. de Reghel, Périé, Théry et Dubosc.. Au second acte, divertissement *Roland à Roncevaux*, grand opéra en quatre actes.

---

## LE BOMBARDEMENT DE PARIS.

Un citoyen américain adresse au *Messager Franco-américain* la communication suivante:

**Nous sentons qu'en ce moment il est du devoir de tout citoyen de cette grande République de protester contre le bombardement de Paris. Paris n'est plus seulement une ville française; c'est la propriété du monde entier. Pour nous les vrais Américains, c'est une ville à laquelle se rattachent des souvenirs chers à notre peuple. Quand l'Angleterre s'efforçait d'écraser les colonies soulevées, la France se déclara notre amie. Serons-nous infidèles à ces traditions, nous contribuerons-nous, en dès républicains, comme les défenseurs de grands et nobles principes si, au moment où l'on menace de détruire cette cité, nous ne protestons pas dans notre puissance contre le bombardement de la ville où Lafayette a vécu et où ses restes reposent, de la ville habitée par des milliers de descendants de ceux qui furent nos alliés dans les sombres jours de notre Révolution!**

**Aimons-nous tellement la Prusse, nous est-elle montré tant d'affection dans le passé que nous devions oublier pour elle un peuple qui a toujours été notre ami, une nation qui a soulevé ouvertement Washington? Non certainement. Les Prussiens ne nous ont montré de l'amitié que quand ils y ont trouvé un avantage national, un intérêt positif. L'Amérique est bien d'être attrédeuxi prudemment par sentiment. Elle a été aussi bienfaitrice, mais n'a jamais été, ne sera jamais l'ennemie du peuple français. Là où abonde la population, là où bat le cœur de la France est fidèlement défendue. En dehors de ces localités, les Américains sont gallophiles jusqu'à la moelle des os. Tout Américain né de parents américains est aujourd'hui l'irréductable ami de la France et maudira le puissance qui osera lancer des boulets dans les rues de Paris.**

**Et ce moment de danger, notre devoir est d'oublier les traités Napoléon III, de nous élever à la hauteur des circonstances et de déclarer au nom de tous ceux qui sont vraiment américains, que l'on ne doit pas canonner, que l'on ne doit pas bombarder Paris tant qu'il y restera des femmes et des enfants sans défense. Que le roi ou empereur Guillaume s'arrête dans son œuvre de carnage et de meurtre; qu'il sache que les Américains le connaissent pour un menteur, un parjure, un blasphémateur, et qu'ils envoient leur malédiction! Que tous les Allemands d'Amérique sachent bien qu'ils ne sont pas encore reconnus au point de faire de nous des barbares, des buveurs de sang, des démons, que si Paris est détruit par les bombes prussiennes, la Prusse deviendra des lors l'ennemie non-seulement de l'Amérique, mais des Amériques et de leur gouvernement; que de tout cœur américain, de toute langue américaine s'él